

RACONTE-MOI

des histoires

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tous temps et de tous pays.



Un mardi sur deux



RACONTE-MOI des histoires

SUPER !
Chaque fascicule de
RACONTE-MOI DES HISTOIRES
contient 4 pages de
coloriages et
une page de jeux

LES HISTOIRES DU N° 20 :

UN CONTE DE FÉES :

Rumpelstilzchen _____ p. 533

Rumpelstilzchen est un drôle de petit homme. Il sait changer la paille en or en la filant comme de la laine... Un conte de Grimm peu connu.

Animaux. Mais un dragon s'en est échappé et il a faim. Pour se nourrir, il est en train de dévorer les uns après les autres tous les fidèles sujets du roi Paul ! Le pauvre est désespéré.

UNE SÉRIE :

Heidi en ville _____ p. 540

Peu à peu, Heidi s'est habituée à la vie en ville et elle s'est aussi prise d'amitié pour Clara, la petite fille paralysique. Mais le soir, quand elle est seule dans sa chambre, elle pleure en pensant à son grand-père et aux montagnes.

UNE FABLE :

L'Arbre grognon _____ p. 556

L'Arbre n'est jamais content ; il passe sa journée à se plaindre. Il fait trop chaud, trop froid, il y a trop de lapins dans le champ... La Haie qui pousse tout près de lui n'en peut plus ; il faut trouver une solution. Elle demande conseil à son ami Vieux Corbeau.

UN CONTE FOLKLORIQUE :

La Dame verte du lac _____ p. 547

Un vieux conte du Pays de Galles... Une étrange dame verte habite le lac du Grand-Barbu, près d'Aberdovey. Lorsque les cloches de l'église sonnent, elle sort du lac avec son troupeau de vaches blanches...

UNE COMPTINE :

L'Horrible Jules Tordu _____ p. 560

Une comptine amusante, adaptée pour « Raconte-moi des histoires » par Marie Tenaille. L'horrible Jules Tordu a décidé de vendre... sa propre grand-mère !

UNE BANDE DESSINÉE :

Le Livre des animaux _____ p. 552

Paul a pris dans la bibliothèque royale un bel album, *Le Livre des*

SOLUTION DES JEUX DU N° 19 :

Tous ces papillons se ressemblent ; seuls deux d'entre eux sont pareils : le deuxième et le cinquième. L'un de ces quatre oiseaux diffère des autres : c'est le troisième.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES se compose de 26 fascicules (de 36 pages) et de 26 cassettes de 50 minutes, racontant chacun au moins six histoires. C'est donc au total 728 pages d'histoires + 130 pages de jeux et de coloriages, près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Vous trouverez RACONTE-MOI DES HISTOIRES, un mardi sur deux, chez votre marchand de journaux.

FRANCE

Commande de numéros anciens
Chaque numéro 29 FF + les frais de port suivants : pour un numéro 6,50 FF ; pour chaque numéro supplémentaire 2 FF. Envoyez votre commande accompagnée de son règlement (libellé à l'ordre de ALP/RACONTE-MOI DES HISTOIRES) au SERVICE RÉASSORTIMENTS, RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 99, rue d'Amsterdam, 75385 Paris, CEDEX 08.

Commande de la collection complète
26 numéros (du n° 1 au n° 26) 565 FF.

Reliures et valises à cassettes
Remplissez le bon situé au dos du carton de la cassette et envoyez-le, accompagné de son règlement (libellé à l'ordre de ALP/RACONTE-MOI DES HISTOIRES) à ALP/RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 99, rue d'Amsterdam, 75385 Paris, CEDEX 08.

BELGIQUE, LUXEMBOURG, SUISSE

Commande de numéros anciens
Chaque numéro 195 FB/FL-8,50 FS + les frais de port suivants : pour un numéro 45 FB/FL-1,75 FS ; pour chaque numéro supplémentaire 15 FB/FL-0,55 FS. Envoyez votre commande accompagnée de son règlement (libellé à l'ordre de SOUMILLION-A.L.) au SERVICE RÉASSORTIMENTS, SOUMILLION/RACONTE-MOI DES HISTOIRES 28, avenue Massenet, 1190, Bruxelles, Belgique.

Commande de la collection complète
26 numéros (du n° 1 au n° 26) : 3800 FB/FL-155 FS.

Reliures et valises à cassettes
Remplissez le bon situé au dos du carton de la cassette et envoyez-le accompagné de son règlement (libellé à l'ordre de SOUMILLION-A.L.) à SOUMILLION/RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 20, avenue Massenet, 1190, Bruxelles, Belgique.

Cassettes

Les cassettes ne peuvent être vendues séparément ; toutefois, en cas de perte ou de détérioration, vous pouvez vous les procurer au prix unitaire de : 11,60 FF-85 FB/FL-3,25 FS, + frais de port suivants : 6,50 FF-45 FB/FL-1,75 FS (même adresse que pour les commandes de numéros anciens).

RACONTE-MOI DES HISTOIRES

EDITEUR :

ALP & Cie :
26, rue des Carmes, 75005 Paris.
Fondateur : Armand Beressi.
Directrice du marketing :
Frédérique Janssen.
Etudes et projets : Dominique Aubert.
Direction artistique : Joëlle Brossier.
Direction technique : Monique Muller, Luce Gérard-Salardenne.
Ventes directes : Sylvie Joly.
Service de vente aux dépositaires :
Edi 7., © 1983 by Marshall Cavendish

© 1984 by ALP. Distribué par les N.M.P.P. Dépôt légal : juillet 1984. I.S.B.N. : 2-7365-0001-6.

LE FASCICULE

Directrice de la publication :
Frédérique Janssen.
Rédactrice en chef : Catherine Picard.
Secrétaire de rédaction :
Catherine Schram.
Maquette : Hélène Caumont.
Technique : Jacky Requet.
Adaptations et traductions :
Jeanne Bouniort, Yasmine Haddad,
Marie Tenaille.
Jeux : Yasmine Haddad.

Auteurs et illustrateurs

Rumpelstilzchen : Francis Phillipps.
Heidi : Lynne Willey.
La Dame verte... : Beryl Maude-Jones/
Peter Richardson.
Le Livre des animaux : Susan Moxley.
L'Arbre grognon : Bill Horwood
© 1983. Steppenmole Enterprises Ltd./
Carole Boyd.
L'Horrible Jules... : James Reeve,
publ. W. Heinemann Ltd./Carole Boyd.
LA CASSETTE
Production : TRALALA
Enregistrement et réalisation :
Didier Brun et Jean-Louis Delaunay.



Rumpelstilzchen

Il était une fois un meunier qui ne pouvait pas dire un seul mot sans se vanter. Le bonhomme prétendait qu'il faisait la farine la plus fine, que sa femme cuisinait les meilleurs gâteaux et que son chat pouvait attraper des milliers de souris en un seul jour. Mais il vantait plus que tout les mérites de sa fille.

Un matin, un serviteur du roi s'en vint acheter de la farine pour la cuisine royale.

« Sais-tu, déclara le meunier, que ma fille n'est pas seulement la plus belle demoiselle du royaume ? Elle est aussi la plus intelligente ! Et ce n'est pas tout... Elle sait changer la paille en or, en la filant comme de la laine ! »

Le roi de ce pays aimait beaucoup l'or, et son serviteur le savait bien ; aussi s'empressa-t-il, le soir-même, de lui répéter les paroles du meunier.

« C'est stupide ! dit le roi. Ce ne sont



que des balivernes ! Je lui apprendrai à cet homme à raconter de pareils mensonges... Envoie immédiatement chercher sa fille. Nous verrons bien si en filant la paille, elle en fait de l'or ! »

Quand la fille du meunier arriva au château, le roi l'emmena dans le cellier. Dans un coin de la pièce se trouvaient un rouet, un tabouret et un tas de paille.

« Ton père affirme que tu sais changer la paille en or, en la filant comme de la laine, dit le roi. Eh bien, mets-toi au travail et si demain matin tu n'as pas changé cette paille en or, je jetterai ton père en prison ! »

La pauvre fille n'eût pas le temps de s'expliquer ; le roi était déjà sorti du cellier et avait fermé la porte à double tour. Elle fondit aussitôt en larmes.

« Je ne sais pas changer la paille en or gémit-elle. Personne ne sait !

— Moi, je sais ! »

Devant elle, se tenait un tout petit homme ; jamais elle n'avait vu un personnage aussi comique ! Il était à peine plus grand qu'un nain, avec des oreilles pointues, un nez rose et une longue barbe soyeuse. Il était vêtu d'un pantalon vert et d'une veste rouge et portait un chapeau trop large, orné d'une plume d'autruche.

« Tu... Tu sais ? bredouilla la fille du meunier. Et comment fais-tu ?

— Peu importe comment ! Je peux, c'est tout ! Mais dis-moi, que me donneras-tu si je change pour toi cette paille en or ?



— Oh ! Ce que tu voudras...

— Ton joli bracelet ?

— Oui, oui, certainement ! »

Le petit homme sauta sur le tabouret et se mit à filer. En quelques minutes à peine, il avait changé le tas de paille en centaines de bobines de fil d'or pur.

« Maintenant, donne-moi ton bracelet », dit-il en se levant.

La jeune fille tendit le bracelet au petit homme, en le remerciant vivement.

« Ce n'est rien, ce n'est rien ! Heureux de te servir... »

A ces mots, l'étrange bonhomme disparut comme il était venu.

Au lever du soleil, le roi revint ;





change toute cette paille en or ? reprit le nain sur un ton moqueur.

— Oh, tout ce que tu voudras !

— Ton anneau d'argent ?

— Pourquoi pas... Oui, bien sûr. »

Le drôle de petit homme sauta sur le tabouret et se mit à filer. En quelques heures, plus de mille bobines de fil d'or étaient rangées contre le mur.

« Maintenant, donne-moi ton anneau d'argent, réclama-t-il en se levant.

— Il appartenait à ma mère, mais je te le laisse de bon cœur. »

Et elle le remercia à nouveau.

« Ce n'est rien, ce n'est rien ! Heureux de te servir... »

A ces mots, il disparut comme la veille en un instant.

Au lever du soleil, quand le roi entra dans la chambre, il resta muet de stupeur : il y avait là tant d'or ! Plus d'or qu'il n'y en avait dans les coffres du royaume ! Non... il ne pouvait pas laisser partir la jeune fille avant qu'elle n'ait fait de lui le roi le plus riche du monde !

il ne pouvait en croire ses yeux : l'or était bel et bien là ! Mais il eut envie d'en avoir encore plus et, au lieu de remercier la jeune fille, il la garda prisonnière.

Il la conduisit dans une grande pièce. Dans un coin, il y avait un tas de paille, plus haut que le précédent, et un rouet.

« File cette paille et change-la en or, dit-il. Et mets-toi vite au travail, il faut que cela soit fait demain matin. »

Il ferma la porte à double tour, et aussitôt la malheureuse éclata en sanglots.

« Oh, que puis-je faire ? Si seulement ce petit homme pouvait revenir... »

— Ne crains rien ! Me voilà. »

Elle fut si soulagée de voir apparaître le nain que ses larmes séchèrent aussitôt.

« Cette fois, que me donneras-tu si je





Il l'emmena dans la chambre la plus vaste qu'elle ait vue de sa vie. Elle était bourrée de paille jusqu'au plafond, sauf un tout petit coin où se trouvaient à nouveau un rouet et un tabouret.

« Si tu peux filer tout cela pour le changer en or avant le lever du soleil... je t'épouserai ! Mais si tu n'y arrives pas, je te garderai enfermée jusqu'à la fin de tes jours ! »

« Aurai-je autant de chance, cette fois ? » sanglota la jeune fille dès qu'il fut sorti. Non, le petit homme ne me retrouvera jamais...

— Ne sois pas si craintive ! Me voilà. Mais que me donneras-tu si je file pour toi toute cette paille et la change en or. Que me donneras-tu si tu deviens reine ?

— Oh, tout ce que tu voudras... Hélas, il ne me reste rien que tu puisses désirer...

— Je trouverai bien quelque chose. » Il sauta donc sur le tabouret et travailla plus vite que jamais. A l'aube, il filait sa dernière bobine, toute la paille était devenue or. La fille du meunier le remercia encore et encore.

« Pour ma récompense, tu me donneras... ton premier-né !

Voilà ! ricana le nain.

— Mais, je ne suis même pas mariée ! s'écria-t-elle.

— Tu le seras bientôt. Et je peux attendre...

— Alors je... »



Mais avant qu'elle ait pu achever sa phrase, le nain avait disparu...

Au lever du soleil, le roi ouvrit la porte. Tout l'or qu'il avait voulu était devant lui.

« C'est étonnant ! c'est fantastique ! s'exclama-t-il. Tout ce que ton père avait dit était donc vrai ! Ma foi, je t'épouserai ! »

Une semaine après, on célébra leurs noces au château, et la fille du meunier devint reine.

Elle était si heureuse qu'elle en oublia le drôle de petit homme et la promesse qu'elle lui avait faite. Elle n'y pensa même pas lorsqu'elle donna naissance à son premier-né.

Mais un jour, alors qu'elle était assise avec son bébé dans les bras, le petit homme refit son apparition.

« Je suis revenu chercher mon dû... cria-t-il, je viens chercher ton premier-né !

— Non, je t'en supplie ! Tu peux tout prendre, ma couronne, mon château, tout, entends-tu, mais pas mon enfant !



— Je m'en doutais, reprit le nain. Ainsi tu ne veux pas tenir ta promesse. Cependant, tu y seras obligée... A moins... A moins que tu ne devines mon nom !

— Ton nom ?

— Oui, mon nom. Tu auras droit à plusieurs réponses. Mais attention ! Si tu ne trouves pas d'ici trois jours, ton enfant sera à moi ! »





— Non, non, non, ce n'est pas ça ! Tu n'y es pas du tout ! ricana le bonhomme. Demain, il te faudra faire mieux car, n'oublie pas, ce sera ma dernière visite... »

La reine était au désespoir ; que pouvait-elle faire, elle avait déjà tout essayé ! Mais à ce moment-là, on frappa à la porte ; c'était son fidèle serviteur, enfin de retour.

« J'ai parcouru tout le royaume, Majesté, raconta-t-il. Pour vous, ma Reine, j'ai même demandé aux sorcières et aux magiciens, mais en vain... Ils m'ont dit que seul le diable sait le nom de cet affreux bonhomme. Je désespérais

Et il disparut sans que la reine ait pu dire le moindre mot.

Aussitôt, la pauvre femme chargea son serviteur le plus fidèle de parcourir le royaume et de faire la liste de tous les noms qu'il entendrait. De son côté, elle étudia tous les livres de la bibliothèque royale et, quand le petit homme revint le lendemain, elle demanda :

« T'appelles-tu Ferdinand ou Balthazar ? Dagobert ou Isambart, Gaspard, Melchior, Isidore ou Timothée ? »

Mais à chaque fois, le petit homme secouait la tête.

« Non, non, non ! Ce n'est pas ça ! Tu dois chercher encore. »

Le deuxième jour, la reine réfléchit donc à tous les noms étranges que portaient généralement les lutins et, quand le petit homme réapparut, elle lui dit :

« Te nommes-tu Pirouette, Chien-Boîteux, Barbichou, Balibou ou Turlututu.. ou...



de vous aider lorsque en passant par la montagne, au détour d'un chemin, j'ai vu une petite maison. Devant elle brûlait un feu, et un curieux petit homme sautait et dansait autour en chantant :

« Belle Reine, comme je te plains !
Demain, ton fils sera le mien...
A moins, à moins que tu ne devines
Que je m'appelle Rumpelstilzchen ! »

La reine poussa un soupir de soulagement. Elle remercia mille fois son serviteur et lui offrit un anneau d'or. Et, lorsque le nain apparut, au troisième soir, elle lui dit en souriant :



« Ton nom est-il Mathieu ou Marc ?
Luc ou Jean ? Serait-ce Guillaume, Pierre,
Nicolas, Philippe... ?

— Non, non, non ! Ce n'est pas ça !
Tant pis, nous sommes le troisième jour...

— Peut-être Paul ou bien Didier...
ou... ou... Rumpelstilzchen ! »

Le bonhomme poussa un cri perçant :
« C'est le diable qui te l'a dit ! Tu ne
pouvais pas... »

Et, fou de colère, il tapa des pieds si
fort... qu'il passa à travers le plancher...
et on ne le revit jamais plus !



HEIDI II

en ville

Il faisait nuit lorsque tante Dette et Heidi arrivèrent à Francfort après avoir quitté l'oncle de l'alpe. Elles parcoururent de longues rues étroites et sombres et débouchèrent devant l'entrée d'une grande maison d'aspect lugubre. Dette sonna.

« Je vous ai amené Heidi pour tenir compagnie à Clara », annonça-t-elle.

On les conduisit dans la salle d'étude où Clara les attendait avec Mlle Rottenmeier, sa gouvernante. Clara était assise sur un fauteuil roulant car elle ne pouvait pas marcher. Elle était mince et très pâle, mais semblait très heureuse de l'arrivée de Heidi.

« Comment t'appelles-tu ? demanda la gouvernante.

— Heidi ! Et vous ?

— Ne sois pas si impolie, coupa la gouvernante. D'ailleurs Heidi n'est pas un

nom convenable, nous t'appellerons Adélaïde.

— Mais mon nom est Heidi ! C'est drôle, votre maître d'hôtel ressemble à Peter, mon ami qui garde les chèvres. »

Clara pouffa de rire dans ses mains, mais Mlle Rottenmeier ne trouva pas cela drôle du tout.

« Qu'as-tu appris pendant que tu vivais chez ton grand-père ? » lui demanda-t-elle.

Heidi réfléchit avant de répondre :
« J'ai appris que les fleurs meurent quand on les cueille, que les montagnes



deviennent rouges quand le soleil se couche. J'ai appris à traire les chèvres, à...

— Assez ! coupa Mlle Rottenmeier.

Je te demande quels livres tu as étudiés ?

— Des livres ? Mais je ne sais pas lire !

— Elle ne sait même pas lire ! »

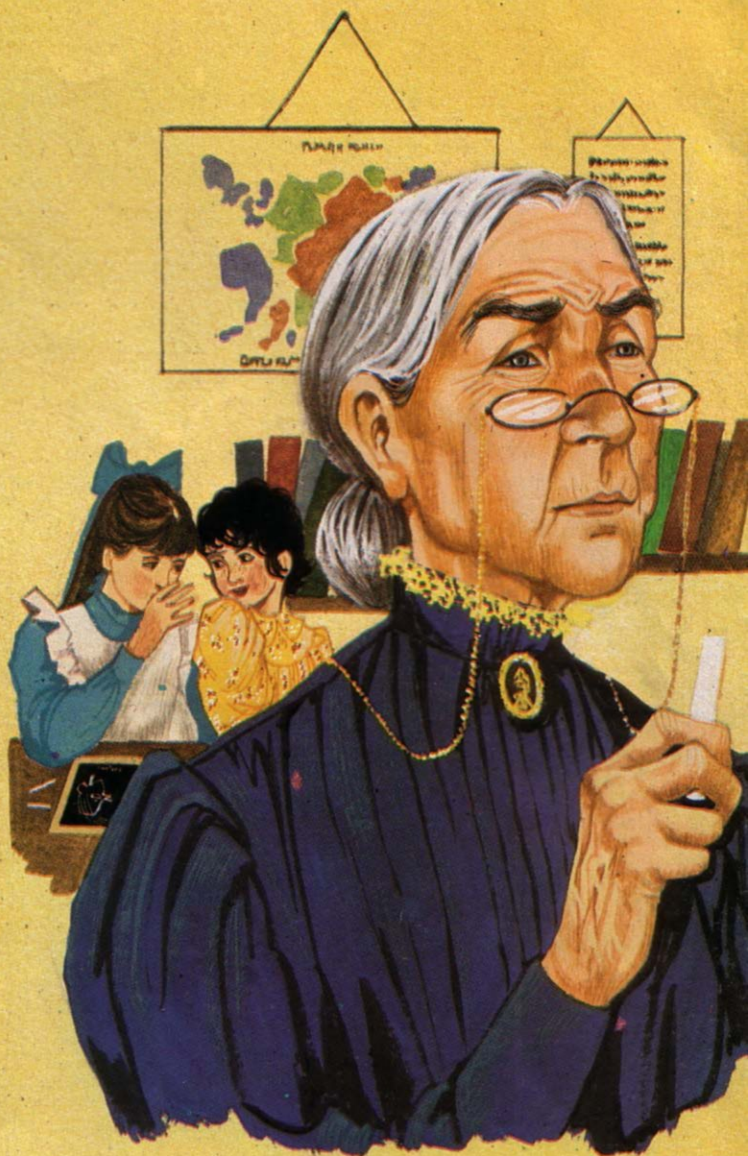
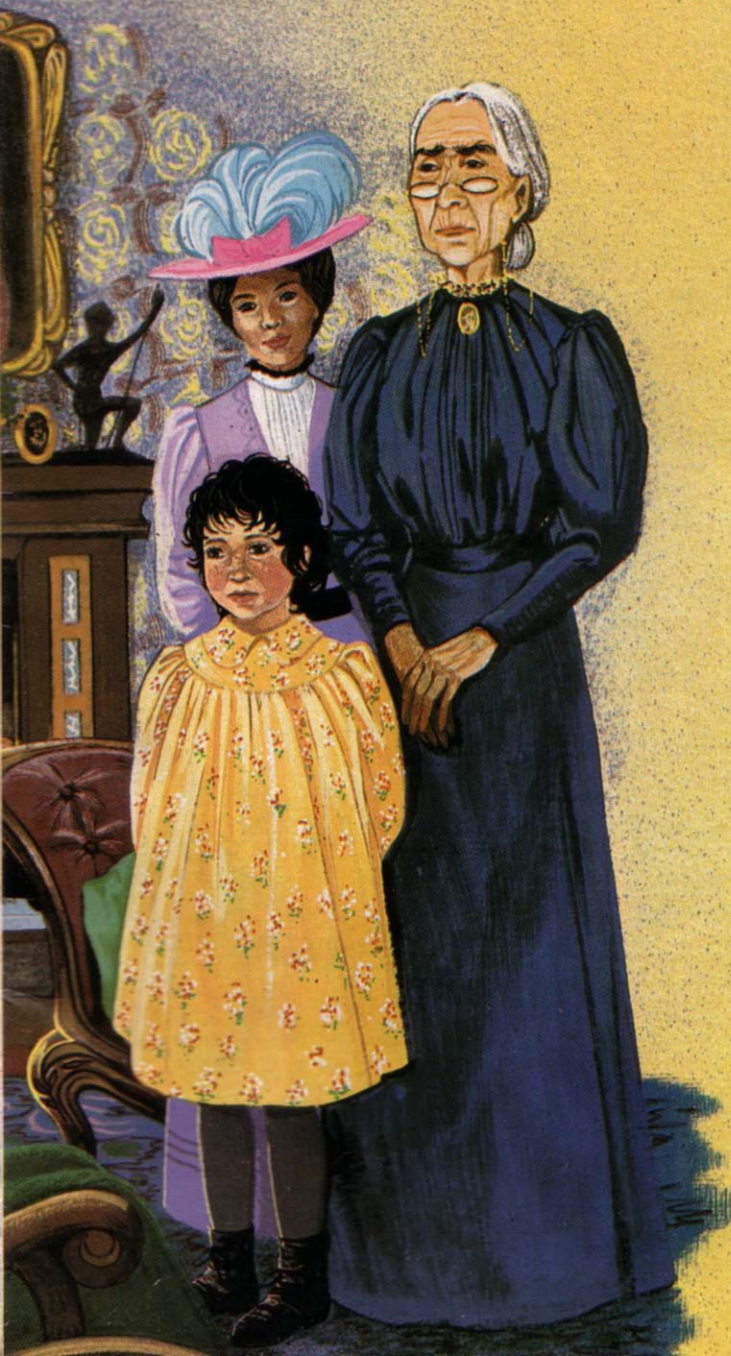
s'étonna la gouvernante avec mépris.

Mais Clara battit des mains et s'écria en riant dès que la gouvernante fut sortie :

« Nous allons bien nous amuser ! »

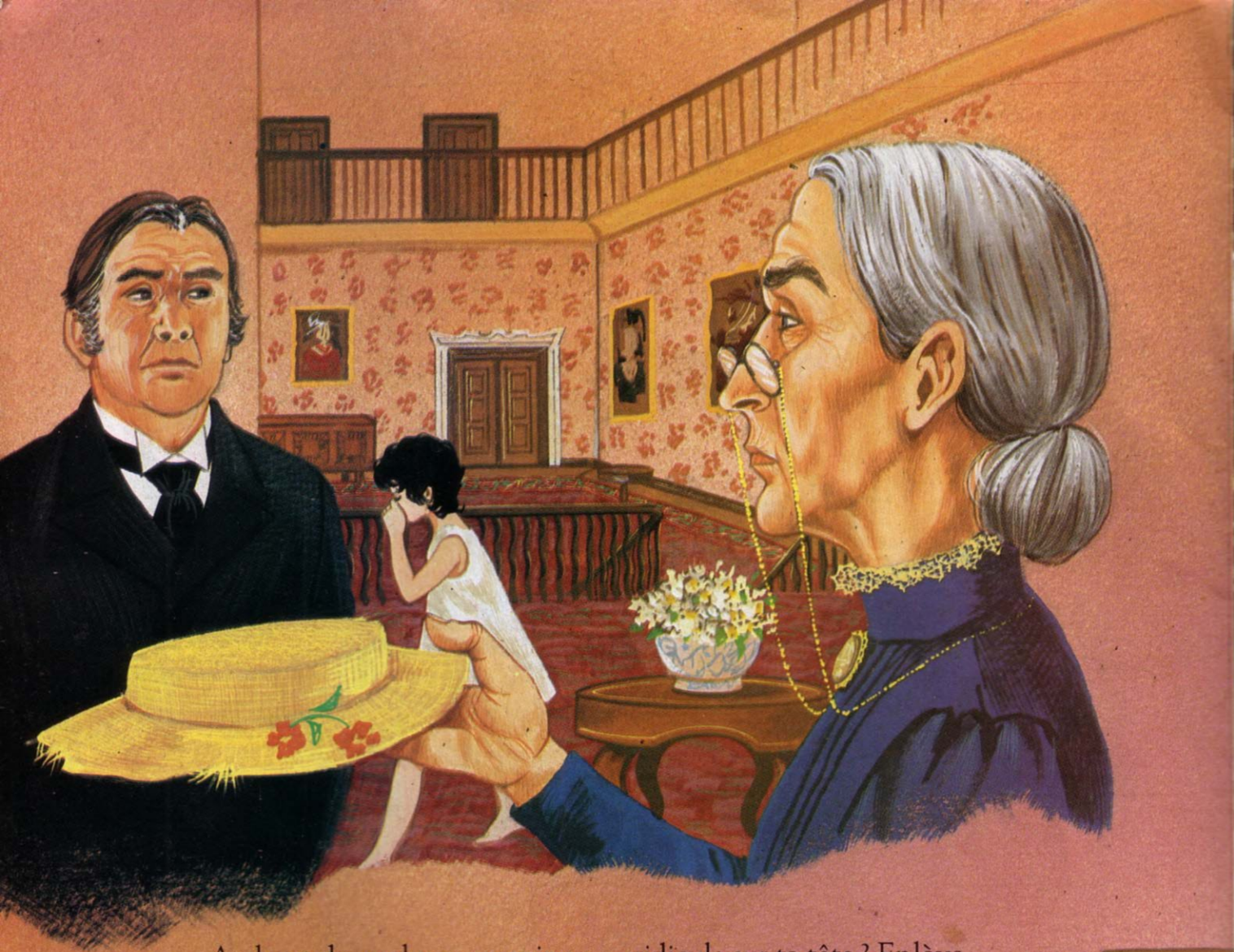
Dès son réveil, le lendemain matin, Heidi sauta du lit et courut à la fenêtre.

Mais les rideaux étaient lourds et épais et la fenêtre était fermée.



Après le petit déjeuner, c'était l'heure de la classe dans la salle d'étude. Heidi eut grand peine à rester immobile et attentive... Dès que la gouvernante la quittait des yeux, elle bavardait avec Clara. Elle lui parla de l'oncle de l'alpe, des chèvres, de la grand-mère de Peter...

Pauvre Heidi ! Ce fut ainsi chaque matin. Elle se réveillait dans la grande chambre sombre et se rendait à cette ennuyeuse leçon. Elle s'entendait très bien avec Clara, mais son grand-père lui manquait beaucoup. Et, l'après-midi, quand personne ne l'observait, elle regardait à travers les hautes fenêtres fermées et rêvait à ses montagnes, à Peter et aux chèvres...



Au bout de quelques semaines, elle sentit que cette vie n'était pas faite pour elle. Aussi, un matin, elle enfila son vieux jupon de coton, mit son chapeau de paille usé et sortit de sa chambre, bien décidée à s'enfuir. Mais juste à ce moment, la gouvernante apparut sur le palier.

« Adélaïde ! Où t'en vas-tu ainsi ? Tu n'as pas le droit de sortir seule ! »

— Mais je pars, je rentre à la maison. Les chèvres s'ennuient sans moi, et la grand-mère de Peter aussi, et puis Grand-père a besoin de moi pour lui tenir compagnie et pour faire le fromage.

— Ingrate ! gronda la gouvernante. Tu vis dans cette belle maison, tu dors dans un lit douillet, tu portes des robes élégantes et tu as Clara pour amie. Que veux-tu de plus ? Et qu'est-ce que c'est que cette chose

ridicule sur ta tête ? Enlève ce chapeau immédiatement ! »

Mlle Rottenmeier appela le maître d'hôtel.

« Brûlez cet affreux chapeau ! — Oh non ! Mon chapeau ! »

Mais la gouvernante s'en empara et le donna à Sébastien.

Heidi courut dans sa chambre et pleura à chaudes larmes. Mais quand elle alla se coucher ce soir-là, elle découvrit son vieux chapeau de paille caché sous son édredon. Sébastien ne l'avait pas brûlé !

Le temps passa, l'été arriva. Heidi devenait plus triste et maigrissait.

Un matin, M. Sesemann, le père de Clara, revint de voyage. La gouvernante se plaignit immédiatement à lui :

« Vraiment, monsieur Sesemann, les choses ne vont pas comme il faudrait, il faut que vous interveniez !

— De quoi s'agit-il, mademoiselle Rottenmeier ? Est-ce au sujet de Clara ?

— C'est cette petite Adélaïde. Il faut qu'elle parte ! Elle a une influence épouvantable sur Clara. La semaine dernière, elle a introduit des chatons abandonnés dans la maison ! Elle bourre la tête de votre fille d'histoires stupides et elle est incapable de lire un seul mot ! »

M. Sesemann alla dans la chambre de sa fille. Il la trouva près de la fenêtre.

« Est-il vrai que Heidi te dérange ? Mlle Rottenmeier me conseille de la renvoyer.

— Oh non, papa ! Je t'en prie ne fais pas partir mon amie. Depuis qu'elle est ici,



chaque jour il se passe quelque chose ; je ne m'ennuie plus jamais ! »

Ainsi Heidi resta dans la maison de Francfort. Pourtant elle pleurait souvent le soir dans le noir, regrettant son lit de paille dans le grenier de son grand-père.

Elle apprit bientôt qu'on attendait une autre visite, celle de la grand-mère de Clara. Et dès qu'elle arriva, Heidi l'aima.

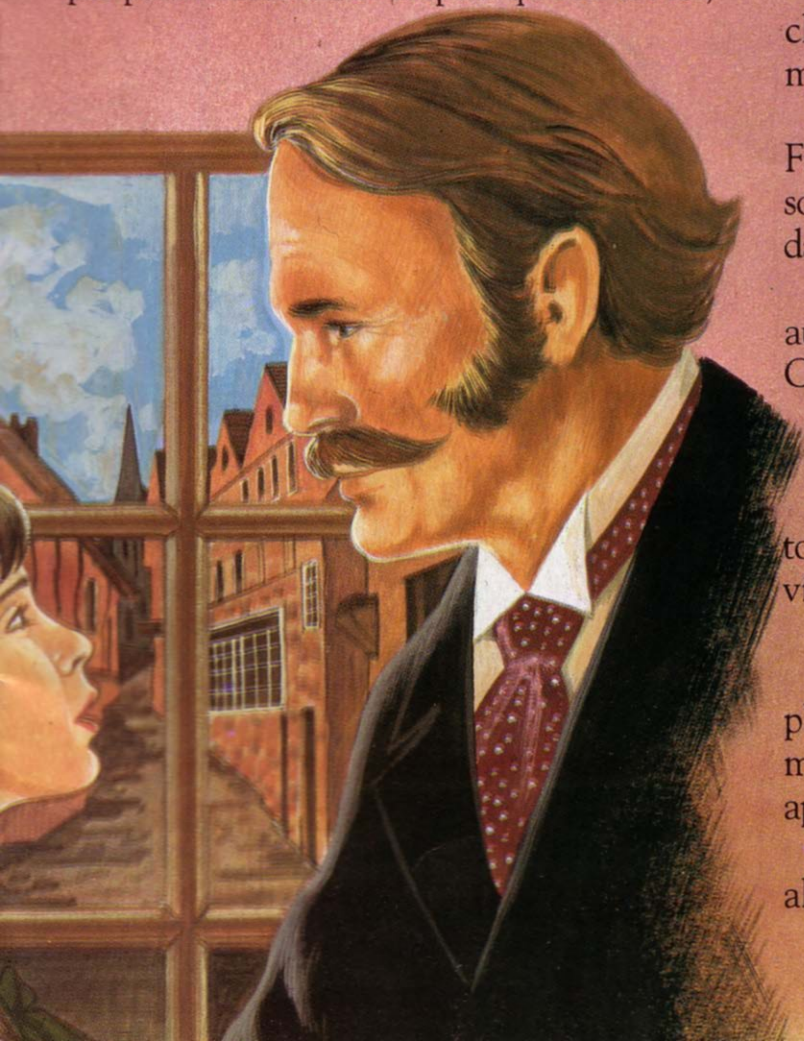
« C'est sûrement toi, Adélaïde ! lui dit la vieille dame avec un grand sourire.

— Oui, Madame, mais on m'avait toujours appelée Heidi avant que je ne vienne ici. »

La vieille dame rit joyeusement.

« Ne m'appelle pas Madame, dis-moi plutôt grand-maman comme fait Clara. Et moi, je t'appellerai Heidi. Regarde, je t'ai apporté un cadeau ! »

Le cadeau de la vieille dame était un album avec de magnifiques illustrations.



On y voyait une baleine, un bateau, un âne et surtout une montagne. Et il y avait un berger et ses chèvres. Heidi éclata en sanglots dès qu'elle vit cette image.

Grand-maman lui caressa les cheveux et dit gentiment :

« Cela te rappelle quelqu'un ou quelque chose, n'est-ce pas ? Veux-tu que je te lise l'histoire qui va avec cette image ?

— Oh oui ! s'il vous plaît. »

Heidi se fit lire et relire ce récit par la vieille dame encore et toujours. Elle ne pouvait se lasser de l'entendre.

« Comme j'aimerais être capable de le lire moi-même, soupira-t-elle un jour.

— Pourquoi n'y arriverais-tu pas ?

— Parce que je ne sais pas lire ! Peter dit toujours que c'est trop difficile ! »

A partir de ce moment, la grand-mère de Clara passa chaque jour une heure à apprendre à lire à Heidi. Cela semblait bien plus facile avec elle qu'avec la gouvernante.

Petit à petit les signes inscrits sur la page commencèrent à avoir un sens. Et, peu de temps après, Heidi s'aperçut qu'elle savait lire !

Le soir, elle montait dans sa chambre avec son cher livre et regardait l'image du chevrier au soleil couchant. Mais la petite fille ne disait à personne combien la montagne lui manquait. Clara était devenue une si bonne amie et sa grand-mère était si gentille avec elle, qu'elle n'osait pas montrer qu'elle n'était pas heureuse...

Mais un jour, la grand-mère interrogea M. Sesemann.

« Heidi était-elle si mince lorsqu'elle arriva de Dorfli ?

— Elle était en si bonne santé que Clara avait l'air d'un fantôme à côté d'elle !

— Mais avait-elle déjà ces cernes sous les yeux ?

— Quels cernes ? Elle paraît toujours si joyeuse ? »

La vieille dame secoua la tête.

« A mon avis cette enfant dépérit, quelque chose lui fait de la peine. »

Un peu plus tard, la grand-mère fit venir Clara et Heidi auprès d'elle.

« Clara, es-tu heureuse que Heidi soit là ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr ! répondit Clara en riant de cette question. Elle est ma meilleure amie au monde.

— Mais si Heidi était malade et devait partir se soigner pendant quelque temps loin de nous ?





— Lequel ? Où est-ce ? supplia Heidi.
— Ta maison, bien sûr ! s'écria Clara en riant.

— En effet, tu dois aller retrouver l'oncle de l'alpe, Peter et tous tes amis. »

Heidi pouvait à peine en croire ses oreilles. Mais dès le lendemain, son vieux chapeau de paille fut placé dans une valise avec plusieurs robes neuves.

Clara était en larmes au moment du départ. Sébastien conduisit Heidi à la gare, et bientôt les maisons de Francfort disparurent derrière les fenêtres du train.

A Dorfli, le meunier attendait Heidi. Il l'emmena dans sa vieille carriole jusque chez l'oncle. De loin, Heidi aperçut son grand-père assis devant son chalet, regardant la vallée.

Sautant de la carriole, elle courut jusqu'à lui et se jeta à son cou en pleurant :
« Grand-père ! Oh ! Grand-père ! »

— Heidi ne doit pas être malade ! Mais il faudrait qu'elle se soigne si elle l'était. »

La grand-mère embrassa Clara.

« J'étais sûre de ta réponse. Eh bien, Heidi souffre du mal du pays, et c'est aussi une terrible maladie... »

— Le mal du pays ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Heidi, confuse. Et où m'enverrez-vous ? »

Le doux visage de la grand-mère était gai.

« Il n'y a qu'un seul endroit où tu pourrais guérir de ce mal.





Le vieil homme ne disait rien mais, pour la première fois depuis des années, ses yeux se remplirent de larmes.

« Alors, tu es revenue vers ton vieux grand-père ? Ils ne te nourrissaient donc pas dans cette grande ville, pour que tu sois devenue si pâle et si maigre !

— Si, mais rien n'est aussi bon que le lait de Schwanli ! » dit-elle joyeusement en embrassant le vieillard. Elle entra avec bonheur dans le petit chalet, heureuse de constater que tout était resté comme dans sa mémoire. Puis elle s'assit sur sa haute chaise et but un bol de lait.

Au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes, Schwanli et Bärli rentrèrent. Le bonheur de Heidi était complet.

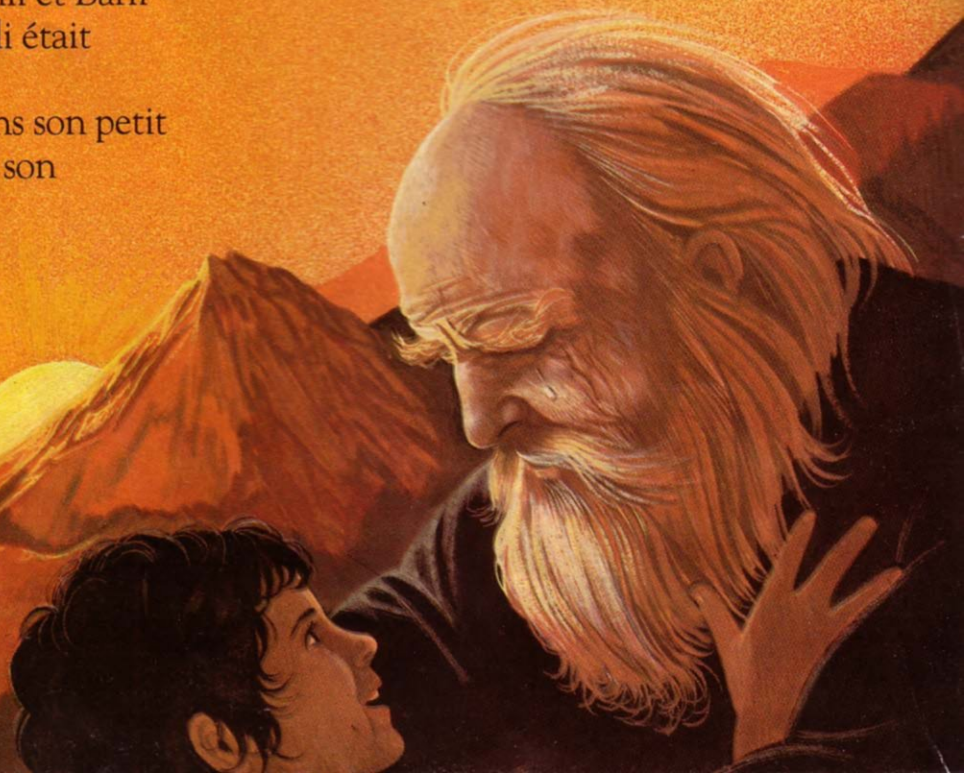
Cette nuit-là, couchée dans son petit lit au grenier, elle dit tout bas à son grand-père en l'embrassant :

« Quand j'étais à Francfort, tu me manquais beaucoup. Mais maintenant que je suis revenue, je crois que Clara va commencer à me manquer, je suis sottre !

— Mais non, répondit le vieil homme. Et si cela peut te rendre heureuse, Clara viendra nous voir ici. »

Avec cette promesse, Heidi s'endormit, ravie d'avoir retrouvé ses montagnes et tous ses amis.

(Tu retrouveras Heidi dans le n^o 21).



La dame verte du lac



Il y a de cela très longtemps, près du village d'Aberdovey au pays de Galles, en Grande-Bretagne, s'étendait le lac du Grand-Barbu.

L'église d'Aberdovey était célèbre pour son carillon mélodieux, et la belle dame verte qui habitait au fond du lac aimait beaucoup ce carillon.

Chaque soir, quand les cloches sonnaient, la fée, car c'était une fée, sortait du lac, s'assurait qu'il n'y avait personne et appelait ses vaches blanches :

*« Venez, venez vaches immaculées,
Suivez-moi dans la vallée.
Venez Agile, Soyeuse et Claire,
Vite, Blanchette, Blondine, Légère ! »*

Dans ce troupeau, il y avait une petite vache appelée Neige qui était toujours à la traîne. Elle s'attardait dans l'eau, ou alors elle s'écartait du troupeau. Une fois, elle était même allée jusqu'à la clôture de la grande ferme que l'on apercevait du lac. La dame verte l'avait grondée.

« Tu sais bien que nous devons retourner dans le lac avant que les cloches aient fini de carillonner », avait-elle dit.

Un soir où la dame verte était occupée à tresser des joncs, Neige s'éloigna encore une fois. Elle longea le chemin sinueux en sautant délicatement sur les cailloux et se retrouva devant la clôture de la ferme.



Elle regarda à travers la barrière et elle vit des choses si intéressantes qu'elle n'entendit pas les appels de sa maîtresse.

Mais elle entendit la voix de Nancy, la fille de la laiterie, qui lui disait :

« Quelle jolie petite vache blanche !
D'où viens-tu ? »

Yvon, le jeune vacher rentrait à la ferme avec son troupeau de vaches brunes. Il admira la nouvelle venue.

« Elle est vraiment belle » dit-il en caressant le pelage soyeux de Neige.

La dame verte sentit que Neige était en danger et elle souffla vite dans son petit clairon pour qu'elle rentre tout de suite.

En l'entendant, Nancy et Yvon regardèrent vers le lac, mais ils ne virent pas la fée au milieu des joncs. Alors, ils examinèrent la petite vache blanche espérant trouver un nom gravé sur son collier ; elle n'avait pas de collier.

Nancy et Yvon décidèrent de la mettre dans l'étable pour la nuit. Ils la

firent entrer avec les autres vaches, puis ils fermèrent le verrou en fer du portail.

Alors, la dame verte sut que Neige était perdue, car les créatures du monde des fées ne peuvent passer là où il y a du fer.

Tristement, elle rentra au fond du lac avec son troupeau et, tandis que le son du carillon se perdait dans le lointain, une épaisse brume grise envahit le vallon.



Ce soir-là, le fermier qui était très avare se plaignit d'avoir à nourrir une vache de plus. Il ne voulait pas la garder, mais le lendemain matin, quand il s'aperçut que Neige donnait beaucoup plus de lait que les autres vaches, il changea d'avis.

« Quel bon lait bien crémeux ! Je vais faire de la crème, du beurre et du fromage.

— Grâce à elle, vous allez devenir riche », déclara fièrement Yvon.

A présent, le fermier était bien content de garder Neige. Dans les marchés les gens se ruèrent pour acheter le beurre et le fromage délicieux faits avec son lait.

Les années passèrent et le fermier continua à s'enrichir en vendant à prix d'or les petits veaux auxquels Neige avait donné naissance.

Au début, Neige était très contente, même si elle se sentait étrangement nerveuse chaque soir, quand elle entendait le carillon de l'église d'Aberdovey. Mais quand elle s'aperçut que ses jolis petits veaux blancs disparaissaient l'un après l'autre, elle devint de plus en plus triste... et elle donna de moins en moins de lait.

Nancy et Yvon l'aimait tendrement. Ils furent horrifiés le jour où le fermier décida de vendre sa vache blanche.

« Elle ne donne plus de lait, grommela-t-il. Il est temps de la tuer. »



Nancy et Yvon proposèrent de payer eux-mêmes la nourriture de Neige. Ils supplièrent le fermier, mais il était trop avare pour se laisser attendrir.

Ce soir-là, comme chaque soir, les cloches d'Aberdovey se mirent à carillonner. Au même moment, le fermier mena Neige dans un hangar pour la tuer.





Yvon ne voulait pas voir mourir sa chère vache blanche. Il ouvrit le portail, courut au bord du lac et se jeta dans l'herbe en pleurant à chaudes larmes.

Quelques instants après, Nancy vint le rejoindre.

« Yvon, murmura-t-elle soudain, regarde le lac ! »

Yvon leva la tête et resta bouche bée. Debout parmi les joncs, la dame verte regardait fixement la ferme. A l'instant précis où le fermier levait sa hache pour trancher le cou de Neige, la dame verte souffla dans son clairon d'argent. La hache resta suspendue en l'air et la corde qui maintenait la petite vache se desserra.

Comme le fermier restait figé sur place, incapable de faire un mouvement, Neige s'en alla tranquillement. Elle sortit par le portail grand ouvert et prit le chemin qui menait au lac.

La dame verte chanta doucement :
« Reviens, reviens, petite vache égarée,
Avec nous désormais tu vas demeurer.
Ta maîtresse te demande aussi
De faire venir tes petits veaux ici. »

Alors, Nancy et Yvon tout étonnés virent accourir de tous côtés les petits veaux blancs au grand complet ! Ils se rassemblèrent autour du lac et formèrent une ronde.

La dame verte serra sa chère petite



vache blanche contre son cœur, puis elle fit le tour du lac en s'arrêtant devant chaque veau pour le caresser. Enfin, elle s'approcha de Nancy et Yvon en souriant, et leur dit :

« Je veux vous remercier pour votre gentillesse. Mais d'abord, il faut que je transforme ce veau, car il n'appartiendra plus au monde des fées. »

Elle posa la main sur la tête du veau le plus robuste et chantonna ces paroles :

*« Dépouille-toi de ta blanche parure
Pour revêtir un pelage obscur. »*

Aussitôt, le veau devint noir de la tête aux pieds.

La dame verte retourna dans le lac. Tous les veaux blancs et toutes les vaches blanches la suivirent. Quand les cloches d'Aberdovey cessèrent de carillonner, ils avaient tous disparu dans le lac.

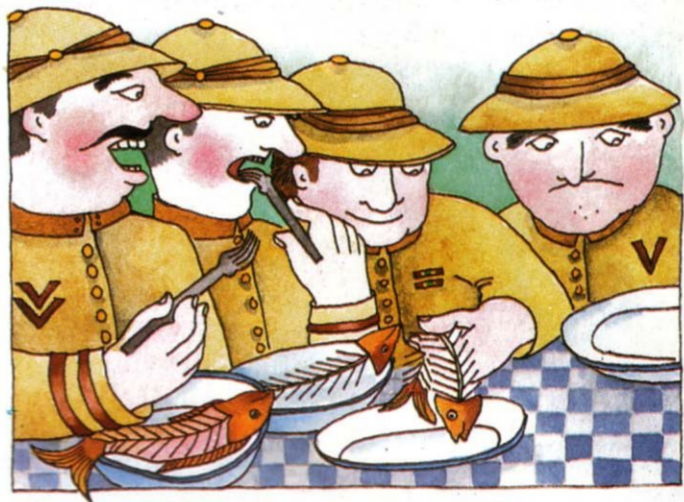
Nancy et Yvon se demandaient s'ils

n'avaient pas rêvé. Mais non, pas du tout ! Les beuglements du petit veau noir étaient bien réels.

Et ce veau offert par la dame verte du lac est l'ancêtre de toutes les vaches noires du pays de Galles, qui sont célèbres dans le monde entier.



Le Livre des animaux



Paul se blottit contre sa nounou et sanglote : « Le dragon rouge s'est envolé du livre magique. C'est moi qui l'ai laissé échapper ! » Sa nounou comprend et court vite avertir le Premier ministre et le garde des Sceaux.

Ils mobilisent l'armée. Les soldats restent sur le qui-vive jusqu'au soir, puis ils vont dîner. Mais le dragon aussi a faim, et, pour son repas, il dévore une équipe de football toute entière.



Le lundi, le dragon mange la Chambre des députés et le Premier ministre, mais pas le garde des Sceaux qui est malade. La révolte gronde dans la ville. Les gens sont furieux contre leur roi. Paul est de plus en plus désespéré.

Il demande conseil au garde des Sceaux, qui déclare : « Seule une chimère peut venir à bout d'un dragon, Majesté. » Alors, Paul cherche le mot chimère dans la table des matières du *Livre des animaux* et l'ouvre à la page indiquée. C'est une drôle de bête.



« Va tuer le dragon ! » lui ordonne Paul. Mais la chimère n'a pas du tout envie de se battre contre un dragon. Elle se réfugie dans les écuries royales. Mais le dragon la découvre et l'avale en deux bouchées.



« Je suis le roi. Il faut absolument que je trouve un moyen de protéger mes sujets », se dit Paul. Il s'enferme dans la bibliothèque pour lire tous les livres sur les dragons. Et il apprend ceci : que les dragons peuvent brûler au soleil de midi.



Paul prend *Le Livre des animaux* ; il lui faut un cheval ! Il cherche le mot Pégase et ouvre le livre. Alors un splendide cheval ailé en sort et Paul l'enfourche aussitôt.



Ils survolent les collines et les forêts à la recherche du dragon. Bientôt ils aperçoivent une fumée grise qui sort d'un arbre. « C'est peut-être le dragon ! » s'écrie Paul. Il a raison. Le dragon dort sous un arbre.

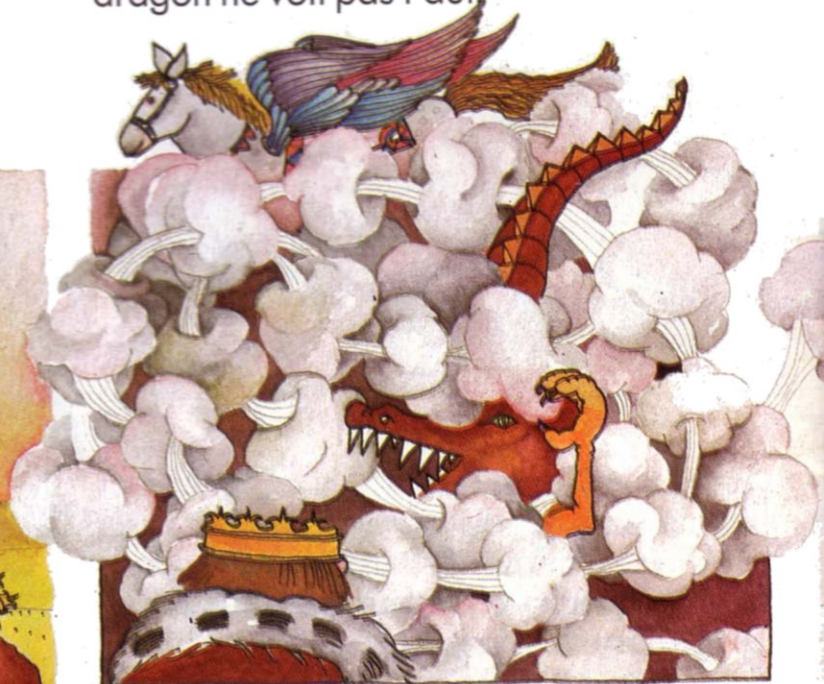


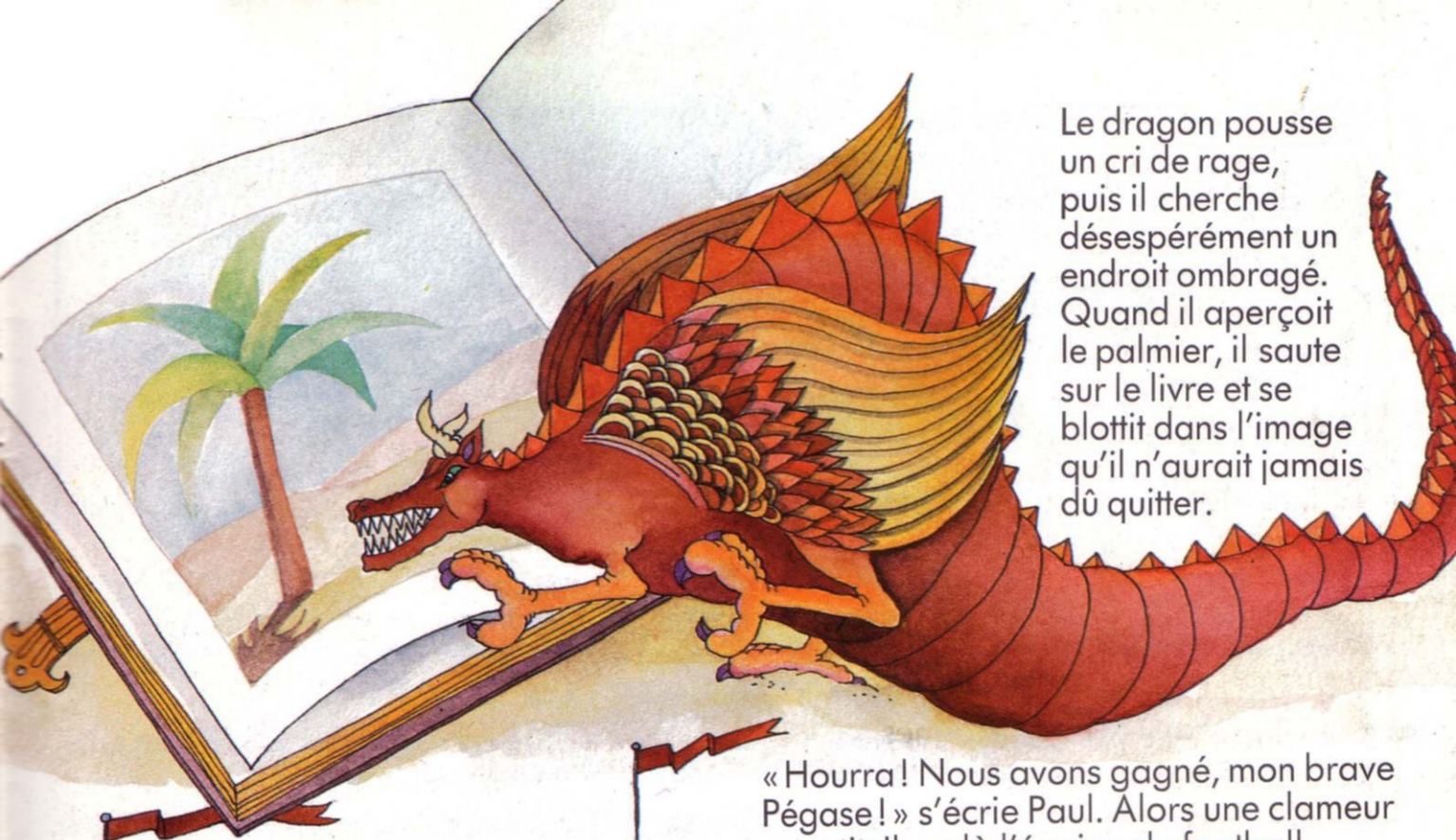
Quand le dragon se réveille, il pousse un formidable rugissement et se précipite vers Paul. « Porte-moi dans le désert ! » crie Paul. Le cheval ailé franchit les montagnes, les vallées et les fleuves, tandis que le dragon court derrière eux.



Ils arrivent enfin dans le désert. Le soleil brille très fort. Il n'y a pas un seul coin d'ombre. Paul descend du cheval ailé, ouvre *Le Livre des animaux* à la page où est dessiné un palmier, celle où était le dragon, pose le livre ouvert par terre et monte à nouveau sur le cheval. Catastrophe ! Il glisse et tombe au moment même où le dragon arrive !

Le dragon a très chaud. Il crache d'énormes nuages de fumée. Le cheval ailé se met à voler autour de lui en agitant ses ailes comme des éventails. Aveuglé par les volutes de fumée, le dragon ne voit pas Paul.





Le dragon pousse un cri de rage, puis il cherche désespérément un endroit ombragé. Quand il aperçoit le palmier, il saute sur le livre et se blottit dans l'image qu'il n'aurait jamais dû quitter.

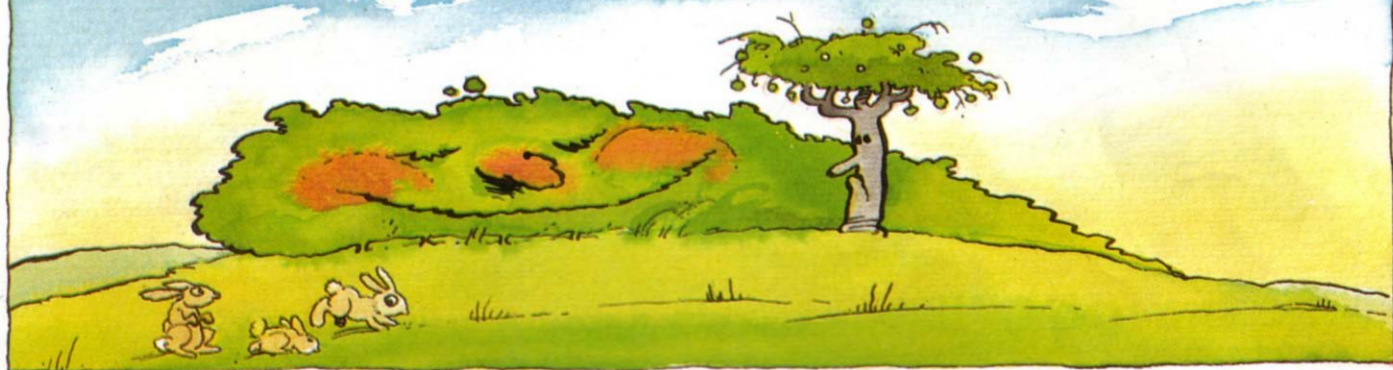


« Hourra! Nous avons gagné, mon brave Pégase! » s'écrie Paul. Alors une clameur retentit. Il y a là l'équipe de football, la Chambre des députés, le Premier ministre et la chimère. Le dragon n'a pas pu les emporter avec lui dans le livre.

Le cheval ailé doit faire de nombreux voyages pour les ramener tous. Mais ils sont si contents d'être débarrassés du dragon, qu'ils attendent patiemment.

Pour passer le temps, ils se racontent inlassablement comment leur nouveau roi a terrassé le dragon... avec l'aide du cheval ailé, bien entendu.

L'ARBRE grognon



L'Arbre n'était pas grand, ce n'était qu'un pommier sauvage, à peine plus haut que la Haie. Ses branches étaient noires et tordues, ses fruits des petites pommes aigres dont personne ne voulait. Et l'Arbre ne cessait de gémir, la Haie en avait vraiment assez !

Le printemps vint, mais l'Arbre continua à se plaindre :

« Tout à l'heure il va pleuvoir, et peut-être encore demain... Le vent va souffler, il pourrait briser mes branches... »

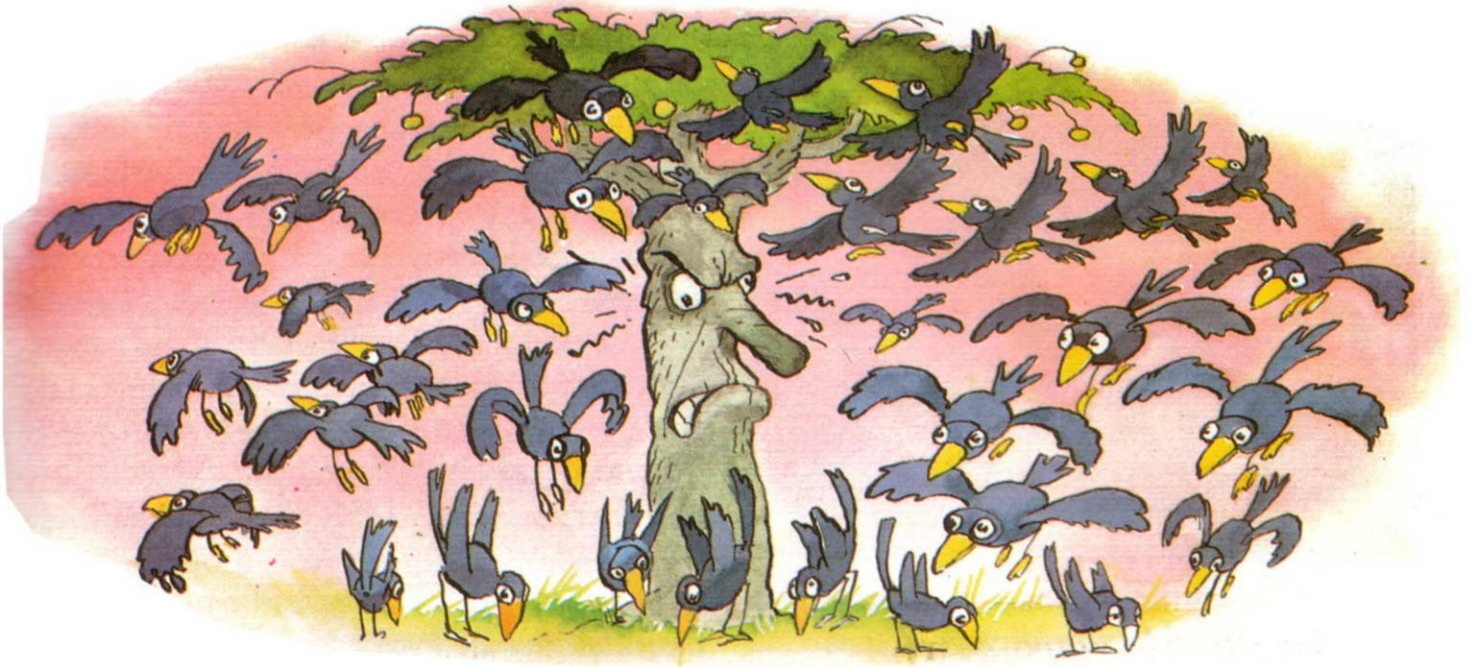
— Mais le vent apporte la tiédeur ! dit la Haie.

— Pire encore, continua l'Arbre sans écouter la Haie, ces horribles oiseaux vont venir dévorer nos bourgeons...

— J'en ai assez de tes lamentations, l'Arbre, dit la Haie. Si tu n'as rien de mieux à dire, tu ferais mieux de te taire ! »

L'Arbre se tut mais continua à maugréer tristement pour lui-même, cherchant autour de lui de bonnes raisons de se plaindre : le champ n'allait pas manquer de devenir boueux ; la barrière serait bientôt ouverte et les moutons entreraient ; il y aurait beaucoup trop de lapins en mai et ils feraient toutes sortes de





dégâts. Pire que tout, ils généraient l'Arbre dans son activité préférée... qui était justement de se trouver de bonnes raisons de gémir.

La Haie décida qu'il devenait absolument nécessaire de faire cesser les lamentations de l'Arbre. Mais que faire ?

Le meilleur ami de la Haie était Vieux Corbeau. Il aimait sautiller sous ses broussailles à la recherche de vers, en s'amusant à faire peur aux merles et aux mésanges. Il venait ensuite se percher sur la

Haie et admirait le paysage en bavardant.

Un jour que Vieux Corbeau était perché là-haut, la Haie lui exposa son problème.

« Comment puis-je empêcher l'Arbre de gémir ? » demanda-t-elle.

Vieux Corbeau réfléchit et répondit : « L'Arbre n'a pas de but dans la vie. Voilà pourquoi il ne cesse de se plaindre.

— Mais où peut-on trouver un but ? demanda la Haie.

— En général sous son propre nez ! »





Le printemps se fit plus chaud, et la Haie se couvrit de verdure. Comme tous les ans, du chèvrefeuille sauvage poussa parmi ses feuilles, les enlaçant de ses fleurs parfumées. Les bourdons venaient y butiner dans l'air tiède du soir.

« Arbre ! lui dit un jour la Haie. Qu'y-a-t-il de pire dans ta vie ? »

L'Arbre resta d'abord muet devant cette question. Il y avait tant de choses... Puis il commença à les énumérer.

« Non, non, je te demande une

seule chose, la pire des choses ! »

L'Arbre resta muet pendant des jours. Enfin il chuchota d'une voix désespérée :

« Le pire, c'est que personne ne m'aime. On ne m'aime pas parce que je suis laid. Mes fleurs ne durent que quelques jours avant de s'envoler. Mes feuilles ne sont pas belles, mes fruits immangeables !

— Ce n'est rien ! dit la Haie. Je pourrais demander à Chèvrefeuille de grimper sur ton tronc et sur tes branches. Tu serais couvert de fleurs parfumées et d'un épais feuillage. Mais il y a un ennui...

— Lequel, dis-le vite !

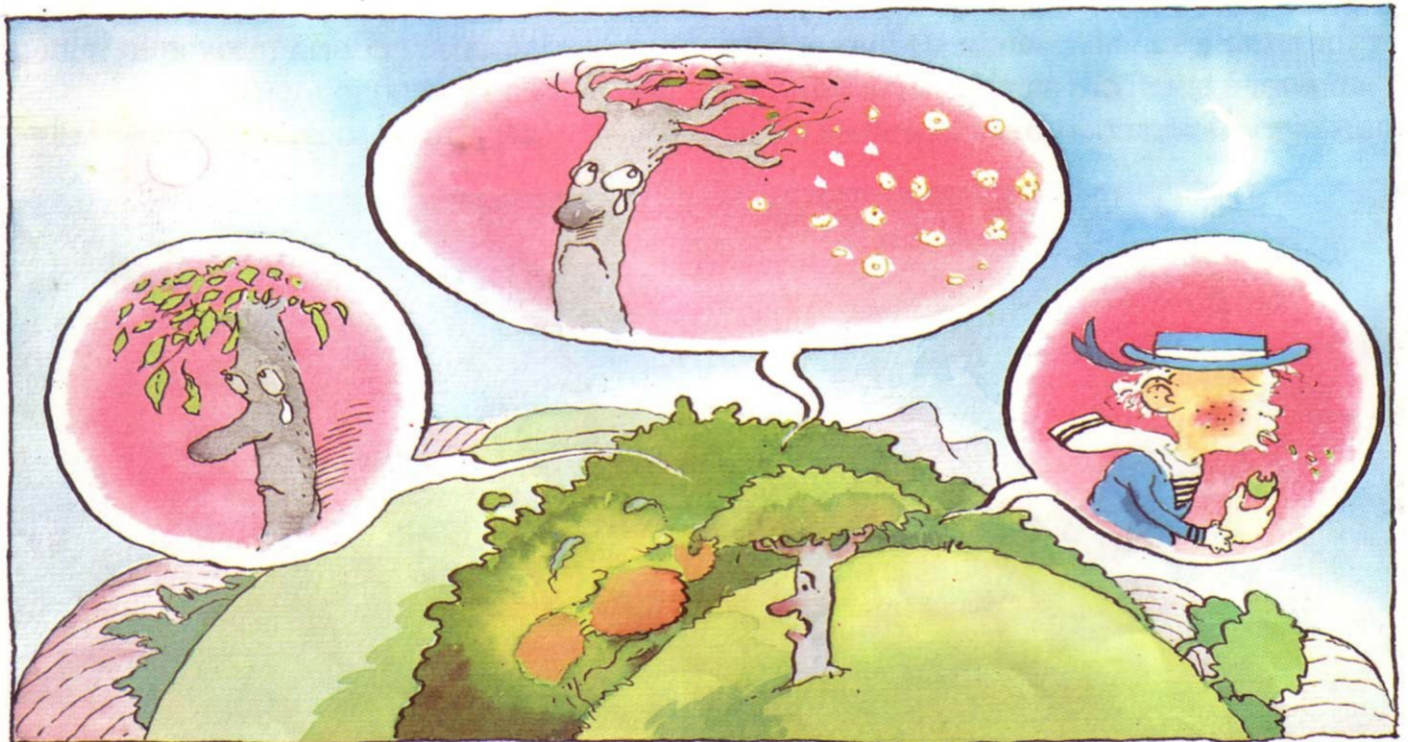
— Eh bien, Chèvrefeuille n'y tient pas. Il dit que tu grognes trop souvent. »

L'Arbre resta silencieux. Puis il dit :

« Si je promets de moins gémir, peux-tu le persuader de venir près de moi ?

— Si tu ne te lamentes pas pendant une année entière, peut-être ! » dit la Haie.

Pendant toute l'année, l'Arbre ne se plaignit pas une seule fois. Même quand vint la sécheresse de l'été, même quand il plut pendant tout le mois d'octobre ou que



le vent glacé de l'hiver souffla.

Et un jour, au printemps suivant, Chèvrefeuille allongea une mince tige vers l'Arbre. De jour en jour elle poussa plus vite. Elle entoura bientôt le tronc et les branches de l'Arbre. En mai, ses feuilles vertes encadrèrent les fleurs blanches du pommier. Et quand le vent de juin les emporta, Chèvrefeuille ouvrit ses fleurs parfumées jaune et rose pâle. L'Arbre était le plus beau du champ.

De ce jour-là, l'Arbre ne se plaignit plus, jamais plus.

Et un jour d'hiver, Vieux Corbeau passa par-là et dit à la Haie :

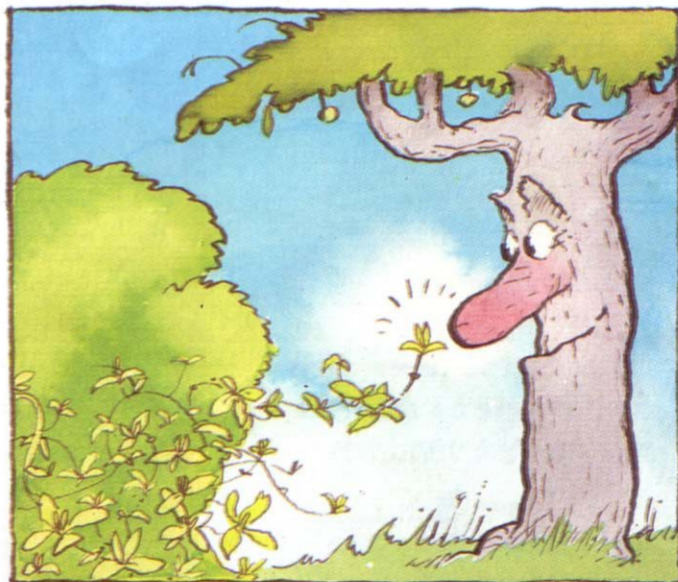
« Je n'entends plus l'Arbre se plaindre. Il a dû trouver un but dans la vie. Lequel ?

— Interroge-le ! » dit la Haie.

Alors Vieux Corbeau vola jusqu'à l'arbre et lui demanda quelle raison de vivre il avait trouvée.

« Impossible de te répondre pour le moment, Corbeau ! Je suis en train de protéger Chèvrefeuille du vent.

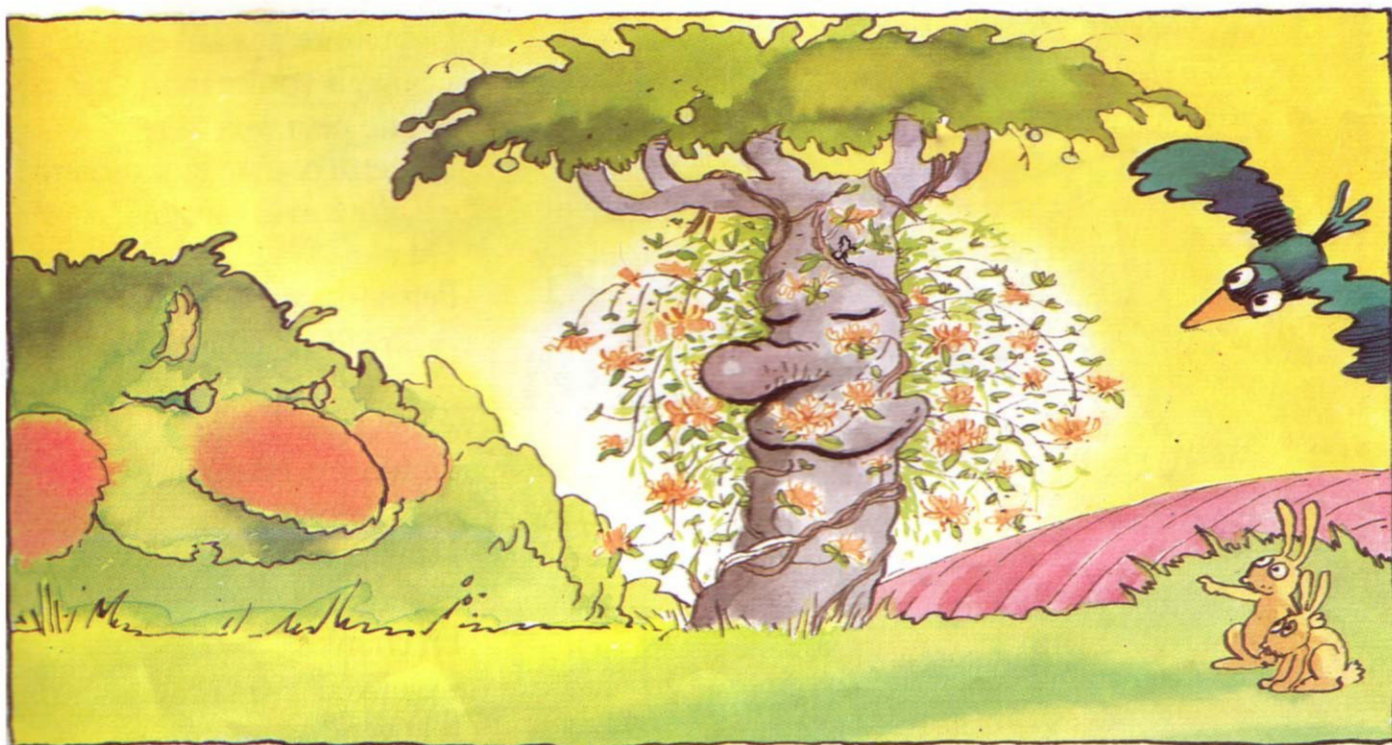
— Mais il est tout brun et dénudé



puisque c'est l'hiver ! C'est normal.

— Oui, dit l'Arbre. Mais il compte sur moi pour prendre soin de lui jusqu'au printemps. Alors il deviendra plus grand et plus fort que l'année dernière. Et l'année d'après, il sera si beau que tu pourras à peine me voir. Quant au parfum, Corbeau ! As-tu seulement idée de ce délice ? »

Vieux Corbeau et la Haie étaient très heureux. L'Arbre était si occupé par sa raison de vivre qu'il ne grogna plus jamais.



L'HORRIBLE JULES TORDU

Quel horrible individu
Ce Jules Tordu !
Il mit sa Mémé Rosette
Dans une brouette...
Et sonna sa clochette
En criant à tue-tête :
« Grand-mère à vendre !
Grand-mère à vendre ! »

Quand Jules Tordu passait
Tous les voisins disaient :
« Cette pauvre Rosette
Personne ne l'achète !
Quel horrible individu
Que ce Jules Tordu !
Il met aux enchères
Sa pauvre grand-mère ! »



Le premier passant dit :
« Si vous voulez mon avis
On ne peut rien faire
De cette pauvre grand-mère !
— Vous avez raison,
Dit alors le second.
Personne ne se décidera
A en faire l'achat ! »

Alors Jules Tordu
Gratta son crâne nu,
Porta Mémé Rosette
Dans sa maisonnette,
Et sonna sa clochette
En criant à tue-tête :
« Qui veut ma brouette ? »
Il la vendit tout net !



les jeux de PAUL

Paul voudrait bien retrouver le dragon.
Indique-lui le chemin à suivre





DANS LE NUMÉRO 21 DE

RACONTE-MOI

des histoires

L'histoire du **VAILLANT PETIT TAILLEUR**
qui en a tué sept d'un coup! Mais sept quoi?

LA RUSE DU LOUP pour se procurer l'agneau
le plus gras et le plus tendre du troupeau

L'histoire du paysan russe qui pense que sa fille
est **PLUS SAGE QUE LE TSAR**

Un marchand va à la ville vendre cinquante
BONNETS DE NUIT ROUGES. Mais, en chemin,
il rencontre une bande de singes...

Pour son anniversaire, Sophie reçoit un kart.
Mais c'est un **KART MAGIQUE!**

HEIDI retrouve enfin son cher grand-père et ses
montagnes, mais son amie Clara lui manque un peu

